

Questions de communication

46 | 2024

Le fandom, côté obscur

Notes de lecture

Médias, technologie, information

Wendy Hui Kyong CHUN, *Codes, races, climat, habitudes. Implications sociales de la numérisation*, trad. de l'anglais par A. Blanchard, Dijon, Les Presses du Réel, 2023, coll. Artec, 191 pages

JACOPO RASMI

<https://doi.org/10.4000/12ygw>

Référence(s) :

Wendy Hui Kyong CHUN, *Codes, races, climat, habitudes. Implications sociales de la numérisation*, trad. de l'anglais par A. Blanchard, Dijon, Les Presses du Réel, 2023, coll. Artec, 191 pages.

Texte intégral

- 1 Malgré le prestige de la culture académique nord-américaine (mise à rude épreuve, certes, par des fantômes polémiques comme le *wokisme*), l'arrivée dans le contexte francophone de ses voix les plus stimulantes peut s'avérer erratique et intempestive. Tel est le cas du travail de la chercheuse Wendy Hui Kyong Chun sur les nouvelles



technologies et leurs enjeux socio-politiques, rangé par la préface d'Yves Citton, fin connaisseur de la culture critique *made in USA*, parmi les travaux d'une certaine vague de chercheurs et chercheuses d'outre-Atlantique qui commence à être connue en France (p. 7) : Benjamin H. Bratton, Shoshana Zuboff, Sherry Turkle, etc. En mettant en évidence la capacité de la théoricienne à aborder un domaine frénétique et récent comme celui du numérique par « le temps long des sciences sociales », le préfacier et coordinateur de l'édition nous invite à prêter attention à ce livre pour sa capacité précieuse de recadrer ces phénomènes technologiques à l'intérieur de questionnements capitaux en lien avec « des revendications féministes », « des conditionnements colonialistes et racialisés » et « la catastrophe climatique en cours » (p. 8, 17).

2 Des principaux travaux de W. H. K. Chun – cinq livres, de *Old Media, New Media. A History and Theory Reader* (New York/Londres, Routledge, 2005) à *Discriminating Data. Correlation, Neighborhoods and the New Politics of Recognition* (Cambridge, MIT Press, 2021) – le lectorat francophone ne connaîtra que la présentation succincte qu'Y. Citton en fait dans l'introduction. En effet, *Codes, races, climat, habitudes* nous invite à accéder à la pensée de la chercheuse nord-américaine par la petite porte de quelques articles couvrant une période relativement restreinte (2009-2016) ainsi qu'un territoire théorique varié et représentatif de l'ampleur de l'œuvre en question. Dans l'attente d'une traduction de ses monographies impulsée par le débarquement de ces premiers textes courts, W. H. K. Chun peut d'ores et déjà être considérée comme la marraine intellectuelle – du moins, parmi celles-ci – d'une jeune génération engagée dans les questions numériques depuis le croisement de la recherche, du militantisme et de la création artistique. C'est l'avis de deux membres de cette vague, Allan Deneuveille et Gala Hernández López, opérant aussi sous le nom du collectif *Après les réseaux sociaux*, qui ont signé une postface contextualisant le recueil sur la scène française contemporaine. En discutant quelques-unes des idées fondamentales des essais traduits, la postface les insère dans une riche trame de références plus familières : le travail du collectif *La Quadrature du net*, les productions expérimentales du poète Franck Leibovici, les enquêtes de groupes engagés comme *Forensic Architecture*, le duo d'artistes Matthieu Raffard-Mathilde Roussel, les propositions techno-critiques de l'association *Constant* en Belgique, etc. Au fil d'un panoramique sur leurs activités en tant qu'*Après les réseaux sociaux*, A. Deneuveille et G. Hernández López nous permettent d'apercevoir l'intérêt des travaux de W. H. K. Chun à travers le prisme d'une série de domaines très actuels comme la collapsologie, les masculinités toxiques (en particulier, les *incels* ou célibataires involontaires) et le renseignement d'origine sources ouvertes (Osint) – tous connectés à la communication numérique.

3 Le premier article proposé par le recueil – « Sur la *sourcellerie* ou le code en tant que fétiche » (p. 23-62) – intervient dans la complexe discussion à propos des rapports de souveraineté et liberté au sein de l'agencement sujet/machine. Formée en tant qu'ingénieure informatique, W. H. K. Chun aborde cette question par le rôle du code source au sein des théories des nouveaux médias en prenant les distances d'une tradition théorique qui fait de cet élément l'enjeu ultime de notre rapport aux technologies numériques. C'est bien cette foi dans le code et son accessibilité qu'elle désigne avec le néologisme « *sourcellerie* » (*sourcery*), à savoir « un fétichisme qui dissimule les vicissitudes de l'exécution » (p. 25). À l'opposé symétrique de cette tendance (ou mieux, son « autre face »), W. H. K. Chun identifie « la valorisation de l'utilisateur-ice en tant qu'agent » (p. 25). En discutant quelques thèses d'auteurs classiques dans le domaine des *new medias studies* comme Geert Lovink, Lev Manovich ou Alexander R. Galloway, par la question du code-comme-fondement la théoricienne anglophone met en discussion « la tendance du langage humain à attribuer une source souveraine à une action, un sujet à un verbe » (p. 38). En somme, son article invite à se



méfier de l'idée que « le code, c'est la loi » – slogan du célèbre juriste et pionnier des licences libres Lawrence Lessig (« Code is law. On liberty in cyberspace », *Harvard Magazine*, January-February, 2000) – qui est fondé, à son avis, sur « l'effacement de l'exécution » et « le privilège accordé à la programmation » (p. 39). Donc, W. H. K. Chun conduit une critique politique d'une telle « idéologie du code » construite sur la corrélation surprenante – contradictoire seulement à sa surface – entre une toute-puissance de la technologie informatique et une autre du sujet humain (en tant que programmeur). Selon elle, cette disposition entretient une ambition de lisibilité et de programmabilité universelle, ancrée dans les rêves originaires de la science informatique, qui est qualifiée dans l'article de « fétichiste », un terme à la croisée de la théorie marxiste et de la tradition psychanalytique récurrent dans les analyses féministes (par exemple, voir les travaux de Laura Mulvey dans le domaine du cinéma, comme *Au-delà du plaisir visuel. Féminisme, énigmes, cinéphilie* [Sesto San Giovanni, Éd. Mimesis, 2017]).

4 En général, une telle conception de la technologie et la réalité où elle intervient tend à éliminer « les vicissitudes de l'exécution » (p. 49), c'est-à-dire l'ouverture des usages, et à écraser l'action sur la commande. Afin de rétablir la nature processuelle de l'interface et du *software*, de restituer la « distance séparant la source de l'exécution » (p. 43), W. H. K. Chun suggère de considérer le code comme un performatif – notion reprise à Judith Butler (*Le Pouvoir des mots. Politique du performatif*, trad. de l'anglais par C. Nordmann, Paris, Éd. Amsterdam, 2004) – qui demande une activation au sein d'une communauté sociale. En ce sens, son article propose d'élargir et contextualiser notre compréhension du fonctionnement technologique au-delà du modèle abstrait et solitaire de rapport sujet/machine en prenant en considération d'autres variables comme celles institutionnelles, idéologiques ou imaginaires. En somme, si on prend un exemple comme le *free software* discuté par l'autrice, il devient important de ne pas croire en la simple puissance du modèle informatique en l'inscrivant au sein de la communauté qui le porte et l'active. C'est cette lecture – anti-essentialiste, sans souveraineté ultime et univoque – que W. H. K. Chun appelle *in medias res*. Bien entendu, son utilité critique ne se limite pas au seul terrain des nouvelles technologies et peut facilement s'étendre à d'autres champs où s'impose un déterminisme politiquement aveugle du « code » : tel est le cas pour certaines questions concernant les « sciences dures », comme celle du code génétique analysée par Richard Lewontine dans *Biology as Ideology. The Doctrine of DNA* (New York, Harper, 1991).

5 Le deuxième mouvement du recueil – l'article « Race et/en tant que technologie ; ou comment faire des choses à la race » (p. 63-95) – rapatrie la réflexion autour des pratiques technologiques sur le terrain de la question raciale, en particulier dans le contexte des États-Unis. À nouveau, le problème que W. H. K. Chun formule concerne la nécessité de « remplacer les questions ontologiques de la race » par une perspective plus pragmatique et située, celle « des questions éthiques : quelles relations la race met en place ? » (p. 93). Ses analyses s'appuient sur la reconstruction du périmètre d'un débat historique à propos de la réalité de la différenciation raciale qui a investi tour à tour le physique et le culturel, le visible et l'invisible. L'enjeu est de pouvoir établir ainsi que justifier des catégorisations et des partages en utilisant des opérations de « connaissance » orientée vers le « quoi de la race » (p. 64). Néanmoins, le point de vue défendu par la théoricienne nord-américaine consiste à considérer la race comme le résultat contingent de technologies, en mettant l'accent sur le « comment de la race » ou encore sa « fabrique » (p. 64). Après avoir méticuleusement déconstruit l'opposition apparente entre conception culturelle et conception physique au nom d'une « nature mixte » (p. 75) du phénomène, W. H. K. Chun se plonge dans l'analyse foucauldienne de dispositifs techniques comme l'eugénisme – interprété à la lumière d'un rapprochement



« biopolitique » avec l'élevage qui rappelle les travaux de Gil Bartholeyens dans *Le Hantement du monde. Zoonoses et pathocène* (Bellevaux, Éd. Dehors, 2021) – ou la ségrégation. La comparaison entre la race et « une forme de média » (p. 63) – à savoir, un système de filtres, cadrages et expositions – ne constitue pas seulement un geste de rapprochement aux sciences de l'information et de la communication, mais aussi une clé fondamentale pour transformer la technologie raciale de condition subie en outil tactique. Pour W. H. K. Chun, l'objet de lutte n'est pas la « vérité » de la condition raciale, mais plutôt les modalités d'appropriation libre d'une série de signifiants et catégories : « Comprise comme quelque chose de régulièrement performée, la race, comme le genre, ouvre un espace de parodie et capacité d'agir » (p. 85). Si la race est moins une réalité qu'un outil et que « tout outil est un poème » – pour le dire avec la *punchline* de l'essai *Exterminer les fœtus. Avortement, désarmement, sexo-sémiotique de l'extraterrestre* (Romainville, Éd. Excès, 2022, p. 11) de la théoricienne féministe Zoë Sofia – il s'agit d'en faire « un mode différent de création et de révélation » (p. 84). Donc, la lecture critique de W. H. K. Chun se transforme en une invitation à réenvisager et déplacer « cette interface du public et du privé, du visible et de l'invisible » (p. 86) qu'est la race adressée à d'innombrables pratiques à la croisée de l'art, de l'étude et de l'activisme (comme, par exemple, celles du jeune artiste et *streamer* Seumboy Vrainom :€ [sic]).

6 Toujours en lien avec le domaine technologique, l'autrice discute la question écologique au cœur du troisième texte traduit, « Sur les modèles hyporéels ou le changement climatique mondial : un défi pour les humanités » (2015, p. 96-140), dans une série d'analyses aussi surprenantes que stimulantes. À l'instar de Benjamin H. Bratton dans *La Terraformation 2019* (trad. de l'anglais par Y. Citton et A. Blanchard, Dijon, Les Presses du réel, 2021), en prenant en considération le rôle crucial que jouent les médiations techniques dans la reconnaissance et la prospection du dérèglement climatique, W. H. K. Chun s'interroge sur le statut singulier des modélisations des risques et des scénarios à venir dans la transformation écologique de nos sociétés. Sa réflexion forge le terme « hyporéel » pour indiquer la condition de fonctionnement de ces projections où l'adhésion et la verisimilitude impliquent de renoncer à la vérification empirique, car elles nous poussent à éviter autant que possible leur réalisation. En ce sens, les hypothèses de délitement environnemental calculées par nos dispositifs de prévision scientifique impliquent une situation inhabituelle, voire déroutante, où « l'action semble précéder la certitude » et « la vérité – causalité – ne semble plus nécessaire à la certitude » (p. 99). En effet, ces « proxys climatiques » demandent d'être crus sans pouvoir être expérimentés : leur réussite repose dans l'impossibilité d'en faire l'expérience factuellement, car on les a considérés comme vrais et donc dignes de décisions radicales les empêchant de se produire. W. H. K. Chun souligne la difficulté d'acceptation de cet horizon qui peut sembler illogique selon les paradigmes de connaissance et décision qu'on a hérités du passé. C'est précisément sur cette contradiction de certains réflexes primaires que se fonde la stratégie de nombreux acteurs climato-sceptiques qui font de « l'incertitude » un élément « incapacitant » plutôt qu'« encapacitant » (p. 100).

7 Le problème d'une certaine posture « récalcitrante » (pour le dire avec les mots d'Isabelle Stengers dans *Réactiver le sens commun. Lecture de Whitehead en temps de débâcle*, Paris, Éd. La Découverte, 2020) vers le savoir scientifique en matière de dérèglement climatique est aussi interprété par W. H. K. Chun à la lumière de ce qu'elle nomme « l'effet CSI » (p. 113). Cette expression désigne une demande de preuves tangibles et de démonstrations irrécusables pour pouvoir décider et agir, selon une obsession nourrie auprès du grand public, entre autres origines, par le succès de séries comme *Les Experts* (2000), qui peut ressurgir dans un certain éco-négationnisme ainsi



que dans certaines contre-investigations aberrantes de type « complotiste ». La prolifération de plus en plus populaire des investigations selon l'Osint – une série de techniques d'enquête et démonstrations étudiées dans un numéro récent de la revue *Multitudes. Revue politique, artistique, philosophique* (« Contre-enquêtes en *open source* », 89, 2022) et parfois falsifiées et détournées – constitue peut-être un autre symptôme de cette passion en partie malade pour « la preuve médico-légale » (p. 116). En revanche, l'efficacité d'un dispositif hyporéel implique d'accepter l'incertitude comme principe de décision et d'action au sein d'une complexité comme celles générées par les fameux « hyper-objets » décrits par le philosophe de l'écologie Timothy Morton (Cité du Design, 2018) qui déjoue toute expérience individuelle directe et toute démonstration globale d'une façon rétrospective. En outre, par cette proposition théorique convaincante W. H. K. Chun permet de mesurer l'importance de la représentation de la catastrophe à venir – telle qu'elle peut être produite dans des milieux comme celui de la collapsologie –, moins à partir de sa réalisation factuelle selon une approche qui associe scepticisme insouciant, résilience institutionnelle et survivalisme apocalyptique, qu'à partir de son annulation. Cette lecture valorisant la capacité négative de certaines projections ne vaut pas uniquement dans le champ de la modélisation scientifique, mais aussi dans la perspective de différentes fictions artistiques d'anticipation comme nous l'avons mis en évidence dans notre lecture des discours autour de l'effondrement (J. Rasmi et Y. Citton, *Génération collapsonautes. Naviguer par temps d'effondrements*, Paris, Éd. Le Seuil, 2020).

8 L'article conclusif – « *Le big data en tant que drame* » (2016, p. 141-169) – investit le terrain des données et des algorithmes par la perspective de leurs implications socio-politiques sur les subjectivités collectives. Afin de saisir les conséquences de notre vie connectée au sein de dispositifs massifs de captation et d'interprétation de donnée (*big data*), W. H. K. Chun propose de représenter cette condition comme celle de personnages d'une scène dramatique qui est toujours sociale. Le sujet des médias numériques (*N-you Media*, selon sa version de l'expression *new media*) est un *you/* vous – elle affirme – où le singulier déborde sans cesse dans le pluriel comme le privé dans le public. Il suffit de voir à l'œuvre les systèmes de reconnaissance et comparaison des comportements des réseaux où l'utilisateur n'est jamais seule devant son clavier et ses gestes s'articulent sans arrêt avec ceux d'innombrables autres internautes : « Chaque clic – chaque changement d'état – est enregistré et interconnecté à d'autres éléments à travers l'espace et le temps » (p. 156).

9 La lecture critique des données numériques esquissée par W. H. K. Chun permet de reconnaître quelques dynamiques précieuses (bien que parfois contre-intuitives) de cette nouvelle réalité que nous habitons au quotidien. Au royaume des *data*, les frontières qui désignent les individus ainsi que leur sphère intime/privée s'estompent dans la direction d'une forme d'existence plutôt « individuelle » (dirait Brian Massumi dans *L'Économie contre elle-même. Vers un anti-capitaliste de l'événement*, trad. de l'anglais par A. Chrétien, Québec, Lux Éd., 2018). En même temps, cet espace est moins façonné par des actes verbaux volontaires (discours) que par des actions non nécessairement conscientes lorsqu'elles sont « constamment captées et comparées à celles des autres » (p. 141). Par exemple, l'algorithme de plateforme Netflix se fierait moins aux jugements énoncés par le public qu'à ses usages tracés, corrélés et analysés par la plateforme. En ce sens, qu'il soit considéré positivement ou bien négativement dans les différentes traditions critiques, un sujet silencieux et attentif comme celui supposé par une certaine logique de diffusion des *mass media* disparaît : dans les écosystèmes connectés, tout geste de lecture et de réception se transforme ainsi dans une opération générative et signifiante (une écriture, pour le dire avec Roland Barthes). W. H. K. Chun souligne que cette situation inéluctable de participation et production de



différence ne réalise pas forcément un rêve d'émancipation et, au contraire, peut constituer le carburant d'une exploitation orchestrée par l'oligarchie numérique – ce que S. Zuboff appellera par la suite « capitalisme de surveillance » (*L'Âge du capitalisme de surveillance. Le combat pour un avenir humain face aux nouvelles frontières du pouvoir*, trad. de l'anglais par B. Formentelli et A.- S. Homassel, Paris, Zulma, 2020). Nous finissons par « participer à notre propre perte » (p. 148), dit l'autrice en se référant aux travaux Wendy Brown. Le fonctionnement de ces systèmes de prévision et recommandation se base sur un mécanisme habituel et rétrospectif : en leur sein, il s'agit d'une façon paradoxale de « prédire le passé ». Fondé moins sur la causalité (pourquoi) que sur la probabilité (quoi), ce paradigme entraîne des dynamiques de reproduction à un niveau qui dépasse l'habitude individuelle – que W. H. K. Chun évoque en ayant recours à l'héritage philosophique de David Hume – dans la direction d'une habitude collective décrite par un ensemble de corrélations. Le problème est que cette habitude (avec ses effets reproductifs) s'avère être « mauvaise » lorsqu'elle émerge d'un passé vicieux de type sexiste ou raciste.

10 La figure du *big data* en tant que scène dramatique permet à l'autrice de déconstruire l'injonction de plus en plus importante à la transparence et à l'identification des internautes portée depuis plus d'une dizaine d'années par les grandes plateformes comme Google et Facebook. Ces politiques et les rhétoriques qui les accompagnent – rapidement critiquées par des groupes comme le collectif de hackers italien Ippolita (« Onze thèses sur la transparence », trad. de l'italien par A. Salsedo, *Multitudes. Revue politique, artistique, philosophique*, 73, 2018) – portent sur une association douteuse avec certaines conditions comme la sécurité et la confiance. D'une part, ce ne sont pas ces valeurs que le régime d'identification numérique a servies en priorité, mais plutôt le déploiement d'activités comme « le commerce en ligne » ou le « cyberharcèlement » (p. 161). De l'autre, la corrélation entre transparence et sécurité découle d'une conviction fallacieuse que la connaissance de quelqu'un éliminerait ou réduirait les risques d'un événement négatif – or, il suffit de prendre le cas des violences contre les femmes, souvent perpétrées par des proches, pour comprendre que l'insécurité ne remonte pas nécessairement aux inconnus. Sans rester embourbée dans l'opposition rigide entre identité et anonymat, W. H. K. Chun encourage à « embrasser notre rôle de personnages collectifs dans la sphère publique », « plutôt que combattre pour une vie privée » (p. 161, 162). En s'appuyant sur l'idée que « la confiance implique la capacité à prendre des risques » (p. 163) ainsi que sur une certaine tradition *queer* fondée sur le « rejet de la vie privée » (p. 164). Son essai fait l'éloge de certaines opérations collectives de visibilité dans une optique politique où des sujets minoritaires – comme les sans-papier dans le projet collectif Dream sur YouTube – choisissent activement de s'exposer en résonance sur les réseaux. Comme dans les pièces vidéo de l'artiste Natalie Bookchin, le « sens de la communauté » (p. 166) se produit dans un processus de tissage de répétitions et singularités qui demeure fidèle à l'ambiguïté d'un *you/vous* à la fois singulier et pluriel. En effet, « l'objectif » de la réflexion autour du *big data* articulée par W. H. K. Chun consiste à « déplacer ce drame depuis l'anticipation et une consommation aussi prévisible qu'effrénée jusqu'à la contestation politique et une accoutumance soutenable » (p. 141).

Pour citer cet article

Référence électronique

Jacopo Rasmi, « Wendy Hui Kyong CHUN, *Codes, races, climat, habitudes. Implications sociales de la numérisation*, trad. de l'anglais par A. Blanchard, Dijon, Les Presses du Réel, 2023, coll. Artec, 191 pages », *Questions de communication* [En ligne], 46 | 2024, mis en ligne le 10



Auteur

Jacopo Rasmi

Eclla, Université Jean Monnet, F-42000 Saint-Étienne, France
jacopo.rasmi[at]univ-st-etienne.fr

Droits d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

